

LIVE CINEMA

Grâce au Luxembourg

25 années d'existence pour la Cinémathèque luxembourgeoise et 15 ans de "live cinema" se fêtent en images signées Buster Keaton et Charlie Chaplin et en musiques composées et dirigées par Carl Davis.

woxx: Jusqu'à quel point étiez-vous sous la direction de Buster Keaton pour "The General"?

Carl Davis: Totalement. J'étais l'esclave du film. Composer pour un film muet est un travail tellement unique. Dans le cas d'un nouveau film, il y a toujours plusieurs personnes - réalisateur, producteur, etc. - qui créent, ensemble, quelque chose de nouveau. Dans ce cas-ci, je dois avoir un point de vue historique. Tous mes efforts - comme ceux des gens qui travaillent avec moi - ont pour but de donner vie aux images de Keaton.

Et comment rendez-vous musicalement le personnage de Buster Keaton?

Dans le film, il poursuit constamment un objectif, sauver le train. Il doit surmonter divers obstacles pour y arriver. L'important, d'un point de vue

musical, est de rendre l'énergie qu'il fait passer sur l'écran lorsqu'on voit comment il se tire des différentes situations. Comme si la musique l'y aidait.

Quelle est votre scène préférée?

Laissez-moi réfléchir ... Ah oui. Celle avec le canon, qu'il n'arrive pas à contrôler pendant tout un temps. Finalement, par un coup du destin, le train prenant un tournant juste au bon moment, il touche l'ennemi avec.

Et la scène que vous croyez avoir la mieux mise en musique?

Il y a une scène en particulier où, si j'arrive à bien être synchrone, j'obtiens à coup sûr les applaudissements du public. A la poursuite de ses ennemis, Buster doit écarter des bouts de bois de la voie

fermée, chemin de fer en marche. Installé devant sur la locomotive, cette dangereuse acrobatie se développe en une sorte de jeu. Au moment où il écarte le dernier bout de bois, il y a un effet "boing" et un dernier accord triomphal. Si j'arrive à placer celui-ci de manière exacte, c'est un moment que j'aime beaucoup.

Les films muets que vous mettez en musique sont, pour la plupart, des classiques de grande envergure. Pourquoi ces choix?

Durant les quinze ans de collaboration passées, c'était pour la Cinémathèque, l'Orchestre Philharmonique et moi-même, une grande opportunité de faire ces gros films. Faire jouer un orchestre sur ce genre de films ne représentait, en outre, pas de problème. Maintenant nous travaillons aussi sur des films de moindre envergure. Des films à deux bobines - ce qui fait 20 à 25 minutes. En avant-programme de "The General", il y aura ainsi "Easy Street" de Charlie Chaplin. L'orchestre est alors subdivisé en des en-

sembles plus petits. Il faut mentionner également le programme pour enfants réalisé spécialement pour cet anniversaire et le montage fait à partir de tous les films sur lesquels nous avons eu l'occasion de travailler en 15 ans. Une sorte d'album de souvenirs.

Quelle est la première étape dans votre travail?

Je regarde le film.

Combien de fois?

Oh, pas aussi souvent que l'on pourrait le croire. Tout d'abord, pour avoir une première impression aussi juste que possible, il faut organiser une vision sur grand écran. En vidéo, on risque de perdre certains détails importants. Puis je travaille à partir d'une vidéo, qui m'aide à briser le film en plusieurs scènes. Je fais ainsi une sorte de livre sur le film où je note les différentes scènes et les détails importants. Puis je compose à partir de ces notes, utilisant la vidéo pour vérifier si la musique correspond bien à la scène du film.

Est-ce plus amusant de travailler - par exemple avec l'Orchestre Philharmonique de Luxembourg (OPL) - sur une comédie comme "The General" que sur un drame grand style, façon "Napoléon"?

C'est plus dur en bien des aspects. Pour "Napoléon" ou "Ben Hur", la musique devait plutôt exprimer une atmosphère précise. Cette atmosphère peut parfois s'étirer sur plusieurs scènes. Dans le

cas des comédies, il faut être très précis en matière de synchronisation musique-images, ce qui est bien plus dur à faire lors d'une performance publique.

Je voudrais dire encore que c'est vraiment une année spéciale pour nous. C'est aussi grâce à l'engagement de la Cinémathèque, en particulier de Fred Junck, et de l'OPL que ce "live cinema" est devenu ce qu'il est aujourd'hui. Au début, c'était un concept conçu exclusivement pour le "London Film Festival". C'est grâce à l'enthousiasme de Fred Junck et de l'orchestre que c'est devenu un projet international. C'est donc surtout grâce au Luxembourg que "live cinema" a pu atteindre cette envergure.

Merci beaucoup.

Merci à vous. Et n'oubliez surtout pas de mentionner le montage des 15 ans de "live cinema". Accompagner cette compilation de souvenirs avec l'orchestre me fait toujours un énorme plaisir.



Voilà la scène préférée de Carl Davis dans "The General".

La Symphonie du cinéma muet: "Easy Street" de Charlie Chaplin et "The General" de Buster Keaton le vendredi 15 et le samedi 16 mars, 20 heures, Conservatoire de musique, Luxembourg. "Special Family Edition" avec "The Adventurer" de Charlie Chaplin et "One Week" de Buster Keaton le samedi 16 mars, 15 heures, Conservatoire de musique, Luxembourg. Réservations, tél.: 47 08 95.

SCHWULESBISCHE FILMTAGE 2002

Schrill, laut, transgender

Der Glamourpunk erlebt sein Revival im Kino. Dafür sorgt John Cameron Mitchells Transgender-Rockmusical "Hedwig and the Angry Inch".

(ik) - "Rocky Horror Picture Show"-Fans aufgepasst! Hier kommt ein schrilles Rockmusical, das nicht nur rockt, sondern schon bald zum neuen Kultfilm - zumindest einer bestimmten Szene - avancieren könnte.

Die Geschichte des erfolgreichen und nun verfilmten New Yorker Off-Broadway-Musicals ist so freakig wie seine DarstellerInnen: Hedwig (John Cameron Mitchell) begann ihr Leben als Hansel, in Ostberlin hinter der dicken Mauer. Wie viele Kids seiner Zeit war er vernarrt in "real American Rock n'Roll" und träumte von einem Leben "drüben". Der Traum liegt plötzlich greifbar nahe, als der amerikanische GI Luther (Maurice Dean Wint) dem Teenager seine Liebe gesteht. Der mit der Mutter ausgehandelte Deal: Hansel soll sich einer Geschlechtsumwandlung unterziehen und als Ehefrau "Hedwig" die graue DDR in Richtung USA verlassen. Die Operation misslingt. Zurück bleiben "an angry inch", ein zorniger Zoll gefühlloses Fleisch und ein Mensch,

der künftig zwischen den Geschlechtern wandelt, auf der Suche nach seiner, pardon, ihrer Identität. Doch schon bald nach ihrer Ankunft in Kansas wird Hedwig von ihrem Lover verlassen - sie gründet eine Band, "Hedwig and the Angry Inch", tingelt fortan mit dieser durch marode Snack-Bars und erzählt singend ihre unglaubliche Lebensgeschichte. Dazu gibt es 'ne deftige Lovestory, über die an dieser Stelle aber nicht mehr verraten werden soll.

Dass es so viel Spaß macht, "Hedwig and the Angry Inch" zu schauen, liegt aber nicht nur an der bizarren Story, an den schrillen Kostümen mit 70er-Jahre-Einschlag, Hochhausfrisuren und den Allüren einer Transgender-Diva, sondern auch an der Verbindung zwischen Sound und Story. Anders als bei Hollywood-Rockmusicals dient die Handlung hier nicht einfach als Transmitter, um dann einen (Möchtegern)-Verkaufsschlag nach dem anderen abzuspielen. Nein, Musik, DarstellerInnen und Geschichte gehen

eine Symbiose ein, die wirklich rockt. Der Glamourpunk nimmt lebendige Gestalt an und tut das, wofür diese Musikrichtung steht: Sie schert sich nicht um den Mainstream und Konventionen, überschreitet neben Schallgrenzen auch die des Geschlechts - so wie es die Stars des Glamours, David Bowie, die New York Dolls oder auch Patti Smith, einst taten. Die Musik - komponiert von Steven Trask - hat Seele und Drive: Die Wut und der Schmerz Hedwigs über

das eigene Schicksal, über eine Gesellschaft, die nur schwarz und weiß, männlich und weiblich denken kann und keinen Platz für GrenzgängerInnen lässt, werden fühl- und hörbar. Das liegt unter anderem am intensiven Schauspiel der Personalunion (Regie und HauptdarstellerIn) John Cameron Mitchell und seiner Band.

Es gibt eigentlich wenig Momente, wo der und die ZuschauerIn den Kontakt zum Plot verlieren können - wenn er und sie die englischen Texte verstehen. Dann erst nämlich entfaltet sich dieser besondere Zauber: Man lehnt sich im Kinossessel zurück, taucht ein in die Bilder,

lauscht der Story, die über Songtexte und Rückblenden erzählt wird, und genießt. Wer den besonderen Kick sucht, kann es ja auch mal mit Crossdressing versuchen und sich den Streifen im neuesten Fummel oder Frack anschauen. So wie das auf dem alternativen "Sundance-Filmfestival" in Utah und auf der Berlinale BesucherInnen gemacht haben sollen, wo "Hedwig" beide Male den Preis für den besten Film erhielt.



Erlaubt dem Publikum einen Blick hinter die falschen Augenwimpern einer Diva: John Cameron Mitchell als "Hedwig".

"Hedwig and the Angry Inch" läuft als Auftaktfilm der Schwulebischen Filmtage am Freitag, den 8. März um 19 Uhr im Utopolis. Weitere Spielzeiten siehe Kino Seite 17 - 19.